

🕒 **L'Abbé Forbras : 1799-1875 – J.C. Schrub (séance du 9 juin 2004)**

La biographie de l'abbé Forbras est intéressante car elle montre comment ce bienfaiteur a créé de toute pièce sa Maison de Charité, en réussissant à y intéresser l'Archevêché puis l'Administration et a y adjoindre un service d'ophtalmologie, plus de cinquante ans avant la création d'un tel service dans le pavillon de la veuve Alexandre à l'Hospice Général (1937).



Pierre François Forbras est né à Beauval, près de Doullens dans la Somme, le 31 Octobre 1799. Sa famille étant venue habiter Rouen, il suivit des études secondaires classiques au Lycée Corneille puis se sentant une vocation pour le sacerdoce entra au Grand Séminaire. Il fut ordonné prêtre en 1822 et désigné à la fois comme professeur de quatrième au Petit Séminaire et comme chapelain des Dames du Saint Sacrement, rue Bourg l'Abbé.

En 1824, il est nommé vicaire de l'église Saint Vivien à Rouen. En 1832, sévit une grande épidémie de choléra qui touche particulièrement ce quartier pauvre, surpeuplé et insalubre. Il se dévoue nuit et jour pour ses malades. C'est dans ces circonstances, qu'il fonde avec l'autre vicaire, l'abbé Prévost, une association de femmes chrétiennes qui ont pour but de porter secours aux malades et de venir en aide aux familles nécessiteuses.

En 1837, il est nommé curé de Caudebec les Elbeuf, puis en 1839, curé de Canteleu. La paroisse est des plus étendue allant de Déville à Saint Martin de Boscherville et au Val de la Haye. Aussi est il tout le temps sur les chemins et il dit de lui-même : on ferait mieux de m'appeler Fortjambes que Forbras. Mais c'est un bel homme, fort et solide qui ne craint pas la tâche.

Enfin, appelé par l'abbé Denize, qui épuisé, a demandé à l'Archevêché à être remplacé, il est installé, le 8 juillet 1840, dans sa nouvelle paroisse, Saint Vivien. La foule l'acclame en s'écriant " Vive l'abbé Forbras qui nous a sauvé du choléra " .

Saint Vivien est une paroisse étendue, comprise entre, pour employer les dénominations actuelles, le boulevard de Verdun, la rue des Capucins, la rue de l'abbé de l'Épée, la rue du Pont de l'Arquet, la rue Eau de Rebec, la place Saint Vivien, la rue du Général Sarrail et le boulevard Gambetta. Ce quartier résulte de l'agrandissement de la ville vers l'est à l'intérieur de l'enceinte de Saint Louis. L'église Saint Vivien n'est pas le centre de la paroisse. L'église gothique du XV^{ème} siècle avait son entrée dans la rue Gerbe d'Orge. Le véritable centre du quartier est la Croix de Pierre, où se rencontrent l'axe rue Orbe, Rue Saint Hilaire et l'axe perpendiculaire de la rue des Capucins. Avec ce cardo et ce decumanus, ceci a l'air d'une cité romaine. Vous savez qu'il n'en est rien. La partie nord du quartier, en pente, comporte encore des communautés qui après la vente des biens nationaux ont été en partie démembrées. Là se sont installés des petits propriétaires et des ateliers- on dirait actuellement des PME-. Le Rebec était bordé par des maisons de 3 à 4 étages, le dernier sous forme de comble ouvert pour le séchage des étoffes et des fils teints. C'était la rue riche, habitée par des manufacturiers et des propriétaires rentiers. La partie sud était sujette aux débordements du Rebec et de l'Aubette. C'était la Maresquerie dont j'emprunte au Docteur Marcel Lecourt, la description. En 1840, c'était tout un réseau de rues étroites, tortueuses et enchevêtrées. Ce coin était particulièrement misérable et insalubre, car trois ruisseaux, allant du Rebec à l'Aubette, le traversaient. Ils servaient d'égouts et comme il n'y avait pas de lieux d'aisance dans les habitations, de latrines publiques, dites "chambres aisées", "chambres notre sire le roi", y étaient installées, en particulier dans l'impasse du Couaque (Cloaque) sur le fameux Trou Patin.

Dans ce quartier vivait une population d'environ 10.000 habitants mais après une période de prospérité à la Restauration, régnait désormais le chômage car la machine à vapeur, qui remplaçait les moulins et les métiers mécaniques à filer et à tisser, avaient déplacé les ateliers aux portes de Rouen. Ces travailleurs étaient des gens simples, courageux, honnêtes, consciencieux dans leur travail qui, à l'occasion, vont réagir dans leurs idées et dans leurs actes à des transformations dont ils seront victimes. Cependant l'alcoolisme restait un problème et non seulement l'intempérance à la paie de la quinzaine mais d'une façon permanente surtout lors du chômage.

L'abbé Forbras se trouva donc au milieu de cette évolution économique. Il révéla alors l'ampleur de sa charité et ses dons de philanthrope. Il eut d'abord la désagréable surprise de constater que son œuvre d'assistance mutuelle de 1824 avait périclité en son absence. Il conclut qu'il y aurait avantage à la remplacer par une congrégation religieuse. Son choix se porta sur les Filles de la Charité de Saint Vincent de Paul. Comme elles n'avaient jamais été appelées à Rouen ; il en reféra à l'archevêque, monseigneur de Croy, qui l'approuva. Mort peu après, celui-ci laissa dans son testament 2.000 frs à l'œuvre future. Grâce à un legs de Madame de Raffetot, un don d'Estel Pastel et une contribution personnelle il put acheter, le 18 juin 1844, les maisons du 24,26,28 et 30 de la rue des Capucins. Le nouvel archevêque, monseigneur Blanquart de Bailleul obtint du supérieur général de la Congrégation, 4 sœurs dont sœur Caraman comme supérieure. Ces sœurs emménagèrent, le 7 novembre 1844, dans la Maison de la Charité, aménagée 24 rue des Capucins et que vint bénir l'archevêque.

Sous la direction de sœur Caraman, qui malgré sa petite taille était une maîtresse femme, les sœurs firent rapidement le succès de l'œuvre. Comme infirmières, dans leur dispensaire et à domicile, les sœurs prodiguaient des soins. aux malades indigents. Mais en plus elles distribuaient des secours divers : habits, linge, chaussures, objets de literie et de cuisine, des poêles. Elles apportaient aux nécessiteux du pain, de la viande et du bois. Des vieillards et des miséreux venaient à leur maison manger une soupe. Une moyenne de 800 familles bénéficiait chaque année de la charité des sœurs. Si l'entretien de la communauté était pris en charge par l'évêché, toutes les œuvres de charité étaient payées par des dons, issus le plus souvent de paroissiens. En somme la partie nord de la paroisse venait en aide à la partie sud.

Son premier but étant atteint, l'abbé Forbras s'occupa alors du sort des jeunes enfants pauvres qu'il voyait abandonnés à eux-mêmes chez eux ou dans la rue. Il se tourna vers la Mairie de Rouen. Monsieur le maire, Henry Barbet, ayant reçu un don de 5.000 frs fait à la ville pour une fondation de ce genre, l'attribua à l'œuvre en formation. L'abbé Forbras acheta le 22 rue des Capucins et le 4 novembre 1846, est inaugurée la Salle d'Asile pour l'Enfance de Saint Vivien pour des enfants de 3 à 7 ans. Le docteur Saint Evron contrôle santé et vaccinations avec le Docteur Le Roy qui assure aussi le dispensaire. En outre, les sœurs sous la surveillance de femmes déléguées commencent l'instruction des enfants.

A la fin de 1846, survint une crise industrielle des plus aigues qui entraîna la fermeture de la plus part des fabriques et des ateliers. En même temps de mauvaises conditions climatiques provoquèrent une disette qui fit monter le prix des denrées alimentaires. Celui du pain atteint 0,60 fr le kilo, alors que le salaire

quotidien d'un ouvrier n'était que 1,70 fr pour 12 heures de travail. A la Maison de la Charité, de nombreux chômeurs vinrent pour obtenir une soupe. L'abbé Forbras et le Docteur Manoury envisagèrent qu'une distribution régulière pourrait être envisagée et firent des démarches pour se procurer des fonds. Le 28 Janvier 1847, il ouvre une souscription avec des appels dans les journaux. L'administration lui vient en aide et fait installer de grands fourneaux et commence la distribution quotidienne de soupes consistantes avec du riz, des haricots. Il veut élargir cette institution à tous les malheureux de la ville et d'autres fourneaux sont installés dans différents quartiers. Ce service fonctionna jusqu'à la fin de juillet 1847.

Le maire demanda au préfet de solliciter une récompense pour le grand dévouement de l'abbé Forbras. Aussi le roi Louis Philippe lui décerna, le 9 août 1847, la croix de chevalier de la Légion d'Honneur. Cette croix lui permettra plus tard d'obtenir du Président de la République, la grâce pour le fils unique d'une paroissienne, soldat qui venait d'être condamné à mort pour rébellion.

C'est dans des circonstances de chômage et de misère qu'éclata la Révolution du 24 février 1848 et la Proclamation de la République le 1^{er} mars. L'insurrection ne survint à Rouen que le 27 avril. Ce décalage est vraisemblablement dû à la désillusion de l'absence d'amélioration de la situation espérée du nouveau régime. A la différence de la révolution de 1830, des barricades s'élevèrent à Rouen, particulièrement dans le quarter Saint Vivien. L'abbé Forbras passa la soirée dans la rue, s'efforçant en vain de calmer les émeutiers et de démolir les barricades. Il apprend que les émeutiers veulent faire de son église leur quartier général et sonner le tocsin. Il court dans son église et s'y enferme. A minuit, on frappe à coups redoublés dans la porte pour la faire ouvrir. Il se montre à la foule et déclare qu'il se fera plutôt tuer que de laisser y pénétrer. Quelqu'un – étranger à la paroisse, dit le docteur Lecourt, à qui j'emprunte ce récit- veut l'assommer avec une barre de fer. La foule s'interpose en criant " non, non, c'est notre père, nous vous défendons d'y toucher ". A ce moment, un coup de feu surprend et épouvante les émeutiers. Profitant de l'incident, l'abbé Forbras leur crie " sauvez vous les enfants, voila la troupe, il pourrait vous arriver malheur ". Rapidement tous se dispersèrent.

Le 2 décembre 1849, l'abbé Forbras fonda une société de secours mutuels : l'Emulation Chrétienne qui se propose de venir en aide aux associés malades et de trouver du travail pour ceux qui chômeront. Elle préfigure les Mutuelles créées par le décret du 28 mars 1852 et lorsque parut en 1859 le décret organisant la Mutualité en France, elle fût l'une des dix à être reconnue d'utilité publique. Elle fût très prospère et la mort de l'abbé Forbras, elle comptait 2.205 sociétaires.

En 1847, un groupe de bienfaiteurs rouennais décidèrent de fonder une crèche à l'imitation de celle fondée le 14 novembre 1844, à Paris (Chaillot) par Firmin Marbot. Le but de ces crèches était de réduire la mortalité infantile. Les nourrissons et les enfants en bas âge étaient confiés souvent à leurs sœurs, guère plus âgées, par des parents partis du matin au soir au travail. La première fut installée 40 rue du Ruissel et une autre rue d'Elbeuf, par les francs maçons. L'abbé Forbras décida d'en créer une au 28 de la rue des Capucins. Elle pouvait recevoir une vingtaine d'enfants. Très bien organisée, la mortalité infantile y était divisée par cinq. Le 15 novembre 1851, l'archevêque, Mgr Blanquart de Bailleul la bénit en l'inaugurant et le lendemain nomme l'abbé Forbras, chanoine honoraire de la cathédrale, en récompense de son zèle pour les pauvres.

En 1854, le bureau de Bienfaisance de la Ville de Saint Vivien, que préside d'ailleurs l'abbé Forbras, est installé dans la Maison de la Charité. Trois sœurs y sont employées dont deux rétribuées par le bureau. C'est la première fois qu'à la charité individuelle se substitue l'aide publique et préfigure le système rouennais d'Assistance Publique.

En même temps on commença des travaux d'urbanisme pour assainir le quartier. En 1853, fut percée la rue d'Amiens (rue Napoléon III). En 1854, on construisit la caserne d'infanterie, à la place d'un ancien noviciat de Jésuites qui était devenu la maison d'arrêt de Bicêtre. La disparition de la rue de la Maresquerie, devenue la rue de Germont est plus tardive. Enfin le Rebec ne fut entièrement couvert qu'à la fin du siècle.

La dernière fondation de l'abbé Forbras fut faite à l'instigation du Préfet de la Seine Inférieure, car le nombre des aveugles préoccupait l'Administration et l'abbé avait remarqué la gravité des infections oculaires chez le nouveau né qui aboutissait pour beaucoup à la cécité. Il acheta une maison rue du Val d'Eauplet et demanda à des soeurs de Saint Vincent de Paul d'en assurer le fonctionnement. Ce centre fut inauguré le 12 août 1857. Son activité fut tout de suite considérable si l'on constate qu'en 1859 1.000

malades sont soignés, 102 opérations pratiquées dont 15 cataractes. Toutefois l'abbé Forbras préféra réunir ce centre à la Maison de la Charité, ce qui eut lieu en 1862. Ce véritable hôpital comprenait au rez de chaussée la consultation, au premier le service des hommes et au second celui des femmes. C'est le docteur Leport qui en fut le premier médecin et après son décès en 1861, le docteur Le Roy, ont nous avons déjà parlé.

Il est extrêmement intéressant d'étudier le testament de l'abbé Forbras que celui ci, se sentant vieillir, rédigea le 20 Juin 1865, soit 10 ans avant sa mort. Il lègue au département de la Seine Inférieure l'hôpital d'aveugles, 18 rue des Capucins à condition de ne pas en changer la destination et d'en laisser la direction aux sœurs de Saint Vincent de Paul. Le don fut accepté et l'on spécifiait que l'abbé Forbras continuerait à le diriger pendant sa vie et qu'ensuite il porterait le nom de son fondateur. La transmission eut lieu le 1^{er} avril 1866. Il légua d'autre part à la Ville de Rouen les autres bâtiments de la rue des Capucins dont la crèche et le logement des sœurs avec des conditions identiques aux précédentes mais qui ne prendront effet qu'après son décès car jusque là, c'est lui qui en assumera les dépenses. Il faut rappeler qu'à la suite de la grande dépression des années 1880, la ville dut faire face à des demandes de subvention extraordinaires de la part de l'administration des hôpitaux et des bureaux de bienfaisance. Le maire de Rouen, Louis Ricard (1881-1886) avait prévu la réorganisation des dispensaires mais ce ne fut qu'en 1886 que le système rouennais d'assistance publique est véritablement appliqué. Au total, ce ne fut que le 3 mai 1867 que le nouveau maire, M. Vedrel, accepta la donation.

En 1867, les maisons 36 et 38 rue des Capucins étant en vente, l'abbé Fortbras demanda l'autorisation d'en faire l'achat au nom de la ville. C'est lui qui paya les 14.000 fr. de la vente. Ainsi fut constitué l'ensemble actuel de près de 80 mètres de façade jusqu'au passage du Bon Pasteur et s'étendant en profondeur jusqu'à la rue Legouy et comprenant en partie le square M. Halbout.

En 1874, il dut s'aliter. Il souffrit pendant de longs mois et mourut le 10 avril 1875. Il avait été curé de Saint Vivien pendant 34 ans. Il fut inhumé d'abord au cimetière de la Jatte et quand celui ci fut désaffecté, au cimetière de Bonsecours. Sur sa pierre tombale on inscrit. " Il fut, par sa charité pour les pauvres, un Saint Vincent de Paul de la ville de Rouen ".

Reste à voir le devenir de ces fondations après son décès. La loi d'assistance publique du 15 juillet 1893 avait prévu le maintien d'organisations locales à condition qu'elles répondent aux objectifs de la législation. Rouen obtint facilement la dérogation.

La Maison de la Charité fut fermée en 1883, quand on ouvrit le dispensaire Martinville, rue Ambroise Fleury.

La salle d'Asile pour l'Enfance, 22 rue des Capucins, communale depuis 1855 deviendra, à la laïcisation, une école communale, transférée 9 rue Sainte Claire.

La crèche du 28 rue des Capucins, fut en 1857 louée à bail à un comité directeur dont font partie les docteurs Vingtrinier et Le Roy. En 1940 ce comité fit fermer la crèche et fut dissous en 1956, la crèche et ses biens revenant à l'Association Familiale et Sociale Forbras.

Enfin à l'hôpital pour les non voyants, on avait ajouté, en 1913, un bâtiment pour 10 filles et 10 garçons. Un médecin ophtalmologiste de ce centre fut très célèbre, c'est le docteur Victor Rocher qui y exerça jusqu'en 1946. Il fut fermé le 1^{er} juillet 1960 et transformé en centre d'accueil pour enfants, le centre Forbras actuel.

Bibliographie :

Un créateur et animateur d'œuvres médicosociales à Rouen, l'abbé Forbras, Docteur M. Lecourt. Revues Médicales Normandes, 1961